

**Poèmes**  
(Nantes, 1982-2009)

**Histoire**

Des sommeils entiers je l'avais, au bout de la langue, mais ça sortait pas. La société m'apparaissait comme une fiction. L'irréductible, le dépouillé, le réel, c'était ça. A toucher : le désir. Du concret. Une barre fixe. Mobile. Je sais pas ce que c'est, l'amour. Il y a des histoires, il y a des univers : une géographie personnelle, mouvante. Comme ces astres – qui se croisent, se décroisent, au hasard, des éclipses ; une histoire recouvre une autre, par soubresauts, puis chacun chevauche sa propre histoire, sur sa carte, et ainsi ; on aime l'autre, dans son histoire, qui se poursuit sur l'autre ou avec l'autre, hors de son histoire, mais toujours son histoire et... l'Autre, omniprésent : l'au-delà, le trou, l'absent, l'inconnu.

Marcel Zang  
(Nantes, Octobre 1994)

C'est rien un cheveu  
C'est la rencontre d'une vie

Zang

Ce jour-là  
Bois du vin  
Et enivre-toi  
Au soleil, sous la chair  
Danse et enivre-toi  
La joie ne passera  
Qu'une fois dans ta tombe

*Zang*

En attendant

Que sera-t-on

Dans ta tombe

Et des jours

De fêtes

De défaites

Et mille saillies

Et retenues

Haïes

Que sera-t-on

En attendant.

Zang

Antre et senteurs

Douce parenthèse

Loin du jour

Seulement m'accroupir

Au cœur de l'inconnu

Pour l'éternité

Ô derrière hautain

Zang

Je suis

Ta trace

Ta peur

Ton secret

Je suis ton secret

Ultime désir

Zang

La figure de l'inconnu  
Sur mon visage  
A des odeurs  
Suaves  
Brutales  
Sans fin

Zang

Je suis en toi  
Et celui qui te fermera  
Les yeux  
Un jour  
Sera  
Celui qui t'ouvrira  
Les yeux  
Je viendrai  
Et j'aurai tes yeux  
Dans mes mains.

Zang



Amour de jeunesse  
Mords tes yeux  
Faces contre vitre

Zang

## Instant

Comme un nuage quelquefois  
Me revient cette photo  
Un jour sortie de tes 18-20 ans  
De cette nuque si pure d'abandon  
Chevelure que jamais mes doigts –  
Colonne en partie disparue  
De ce champ de duvet couché  
Sous le vent, et mille soupirs  
Que d'autres que moi – et, pourtant  
Qui d'autre que moi  
A chaque âge son charme, et sans doute  
Mais moi je les aurais tous désirés tes âges  
Et bu le soleil et tous tes charmes  
Et près d'une fontaine, ruisselant  
En habit de joie, de lumière  
Escaladant l'arc et la paroi, et de tes rides  
Et de tes seins, et de cette croupe  
Infinie, à la toile agrippé, plongeant  
Seigneur !... Rien jamais ne revient  
Et l'instant, et la mort, et ses fragments  
Et seul tout demeure  
Ainsi ces nuages qui du balcon  
Vous tombent un soir de fête  
Et mille colonnes, au coin des yeux  
Enfilade de sons, de rêves  
Et autres cristaux d'images  
Quand tout somnole et dorment enfin  
Ceux qu'on a réussi à taire  
Un instant

Zang

L'espace est le temps  
De l'absence  
Et je suis à toi, disais-tu  
Mais moi simplement  
Dans mon lit  
J'ai attendu longtemps  
Qu'il fasse chaud  
Et qu'à ma porte en vain  
Tu reviennes

Zang

## Danse

Cette lueur...  
J'aimerais encore  
Te voir danser  
Et faire la bête  
Comme au premier soir  
Ne serait-ce qu'une fois  
Sentir ta sueur trembler  
Au bout de tes seins si durs.  
J'aimerais te voir danser  
Danser et encore danser  
De la tête aux pieds  
Sentir l'odeur de ton corps  
Lancé aux quatre coins.  
J'aimerais tant te voir danser  
Et continuer à jeter ainsi mille lueurs  
Comme ce soir-là, te souviens-tu  
Où, accroupi, je buvais à en crever  
Le calice diapré de l'amour.

Zang

## Kribi

Au bas poil des ventres en sueur  
Je te regardais poser ton cul  
Fumant sur la ville  
Et de ce sourire qui me chavirait  
Tu disais "Nantes, Nantes, Nantes"  
Moi je pensais  
"Kribi, tour des lèvres  
Tour du monde  
Corps dedans et nous ailleurs"  
Homme j'étais de rêve  
Là je te voulais  
Reine t'es devenue  
Jamais eu à le regretter

## Zang

## Mon amour

Si bâiller rend sourd  
Et aveugle et mortel  
Tu es celui qui embrasse  
Et ferme les yeux sur un oui  
Celui qui tutoie  
Et prend un diminutif pour un nom  
Celui qui recherche  
Et au bout du compte  
La mort, son double, le même  
Celui qui ne peut concevoir  
Une langue sans s'en approcher  
A ne plus voir qu'absence  
Celui dont le regard s'apaise  
Quand la présence se fait enfin  
Mesure, transparence  
Celui dont le désir s'épanouit  
A l'approche du vide, de l'inconnu  
Mon amour  
Tu es celui qui lutte corps à corps  
Et mord et martèle et hurle  
Et griffe et caresse endort  
Celui-là même qui pleure  
Rêve, rit et danse  
A la fin du monde  
Et dit « amour »  
Pour meurtre, néant  
Mon amour.

Zang

## Tu-Moi

Quand d'épines  
Me prenais à douter  
Fiché d'angoisse  
Tu les couvais, lovée  
Le visage secrètement rayonnant.  
Mais quand de Dieu  
Bondissais, gesticulais  
Sang écrit de joie  
Tu te figeais, visage de mante  
Pour d'un silence  
Châtrer les élans.  
Et quand de carré  
Devenais plat, plat  
Tu tournais en rond  
Comme un horizon  
Te cabrais en l'air  
Comme un « C »  
Cherchais au pré le lointain  
Soupirais, frein ballant  
Et trouvais, oui  
Que la terre était bien plate  
Plate ainsi sans queue à brouter.  
Tu m'aimais alors...

Zang

## Ondine marron

J'ai peur de tes yeux  
Qui défilent si vite  
Autour de moi  
Comme un long couloir  
Où vont-ils ?  
Je les ai vus de bien près  
Tu sais, et de si près  
Que j'en ai tremblé de joie  
Où vont-ils ?  
Ils se détachent dans l'eau  
Comme un blanc dessein  
Plus marrons que moi  
Dans la nuit ondine  
Où vont-ils ?  
J'ai peur.

Zang



## En toi

Ecoute donc comme je respire  
Ecoute: je respire en toi  
Quand tu dors  
Noir, mon souffle se resserre  
Et dans tes rêves  
Rose, tu rêves étoiles

Je respire en toi  
Quand tu t'éveilles  
Mon souffle se lève  
Epouse les contours  
S'abreuve  
Et s'étire, hampe

Ecoute:  
Quand tu marches, déroules  
Quand tu dances, souris  
Mon souffle t'accompagne  
Muscle qui roule, s'épanouit  
Entre tes reins  
Je m'enivre

Quand tu bois  
Avale  
Quand tu te baignes  
Te touches  
Ferme donc les yeux  
Le sens-tu ?

Quand tu t'assois  
Tes yeux brillent  
Ta croupe s'affole  
Tu m'étrangles, m'enrobes  
Prends vite place  
Je monte

Et quand s'ouvre la terre  
Sous la morsure du soleil  
Je hurle en toi  
Que je respire.

Zang

## Le lendemain

Je n'ai pas peur de l'inconnu  
Qui a fait la part blessante  
Qui passe devant toi  
Car la part blessante  
Qui passe devant toi  
A fait le lendemain  
Je n'ai pas peur de l'inconnu  
Là-dehors qui rentre demain  
Se blottir dans mes mains  
Je n'ai plus peur du lendemain  
Couchée entre tes mains.

Zang

## Une prière

Montre-moi ta main  
Et je te dirai ta blessure

Montre-moi le sang  
Et je te dirai ta caresse

Tu m'as dit tes larmes  
Et je t'ai dit le rire

Tu m'as dit ton cœur  
Et je t'ai donné le rythme

Tu me disais ta peur  
Et je t'ai bordé les yeux

Tu me disais ton père  
Et je te montrais ton fils

Tu me disais un baiser  
Et je te disais l'absinthe

Tu m'as dit l'absurde  
Et je t'ai dit la trace

Dis-moi simplement un doigt  
Et je te dirai encore

Montre-moi des viscères  
Et je te dirai cet homme

Tu m'as dit un poème  
Seigneur ! Rien qu'un poème

Dis-moi la fumée  
Et je te dirai la salive

Dis-moi ta fatigue  
Et je te donnerai mon épaule

Laisse-moi ton front  
Et je te dirai ma peau

Montre-moi la face  
Et je te dirai le fond

Dis-moi le même  
Et moi je te dirai l'autre

Tu m'as dit le jour  
Et je t'ai dit la nuit

Tu m'as dit la nuit  
Et je t'ai montré l'étoile

Dis-moi là-haut  
Et je te montrerai l'abîme

Tu me disais le vide  
Et je t'ai dit le désir

Dis-moi le terme  
Et je te dirai l'infini

Tu me disais une gueuse  
Et je te disais bien une reine

Dis-moi le fou  
Et je te dirai un poète

Fais donc la bête  
Et je te redirai mon ange

Parle-moi encore d'un dieu  
Et je te dirai au diable

Mais montre-moi la vie  
Quand je te dirai la mort.

Zang

## Chapeau Beauté

Sais-tu, Belle enfant, que je perçois  
Le frémissement de ton chapeau ?  
Sais-tu que j'y vois une faille  
Une lumière, un vaisseau ?  
Sais-tu qu'au creux du fauteuil  
Ce flash recèle parfois un oiseau ?  
Sais-tu que de cette parenthèse si chaude  
Mon élan voudrait faire un anneau ?  
Alors laisse-moi t'habiller de frissons  
Car sous ton chapeau  
Je n'ai d'yeux que pour tes "Oh".  
C'est que ça te vient quand tu souris, dis-tu  
Et ça t'élance, doux Jésus, où es-tu  
Et puis ça t'énerve, voilà tout  
Mais moi, vois-tu  
Des années après, ça me fera encore fredonner  
Le sais-tu, Belle enfant ?

Zang

## Sur la balancelle

-1-

Sur la balancelle  
Les filles vont et viennent  
Et sont nues  
Sous leurs petites culottes  
Disent-elles  
Même les roses  
Ne peuvent vivre  
Les yeux ouverts  
Chantent-elles

-2-

Sur la balancelle  
Les filles n'ôtent pas  
Leurs culottes  
Au grand dam des hommes  
Songent-elles  
Alors elles vont et viennent  
Sous leurs jupettes  
Qui les font femmes  
Aux yeux du vent

-3-

Sur la balancelle  
Les filles vont et viennent  
Du matin au soir  
Sous leurs culottes  
De dentelle  
De la dentelle de Paris  
Au cœur tendre  
Et si fragile  
Préviennent-elles

-4-

Sur la balancelle  
Les filles rient  
Et pleurent  
Sous leurs culottes  
D'hirondelles  
Des messagères  
Qui vont et viennent  
D'une rive à l'autre  
Annoncer le printemps

-5-

Sur la balancelle  
Les filles vont et viennent  
Ainsi jusqu'au vertige  
Sous leurs culottes  
De pastilles  
Qui miroitent au soleil  
Et humectent la vitre  
En été au bord du vide

Zang

## Education sentimentale

Y avait une nana  
Femme brûlante comme un papillon  
Diaphane, disait-elle  
Cul nerveux comme un fouet  
Alaya, précisait-elle  
Qui faisait houp-là et flip-flap  
Et lèche-moi ça !  
Et ses jambes taillées soie-résille -  
Saint-Laurent, soulignait-elle  
N'émettaient pas des saletés absconses -  
Pouah d'intellos ! grimaçait-elle  
Mais des effluves de Dieu...  
Rien que vents aux senteurs délicates  
Cat, cat, cat, cat  
Faisaient-ils trébuchant  
Vif-argent, la nana  
Vite perdu  
Car Pascal ou Corneille, minaudait-elle  
C'est kif-kif  
Du moment que le compte y est  
Tu parles d'un four !

Zang

## Trou de Vannes

Je n'habite plus à Nantes  
J'habite trou de Vannes  
C'est là où gît mon cœur  
Et où se corse mon âme

Bientôt je n'aurai plus de chair  
Mais un de ces trous de rêve  
Qui vous laissent en rade  
Et vous disent mon pau'vieux

J'habite trou de Vannes  
Je vois à peine la lumière  
Sinon celle des images  
Et qui vous remontent à la peau

J'attendais un peu de beauté  
Mais j'ai trouvé trou de Vannes  
Où se forcit mon âme  
Et moi la poussière

Trou de Vannes  
Y a des filles qui passent  
Pas une qui s'arrête  
Dans des autos qui roulent

Parfois ça m'élance  
Mais je n'ai plus de corps  
Rien qu'une langue de vie  
Et qui me martèle

Alors j'habite trou de Vannes  
Où je me tape une zik de Miles  
Aux couleurs qui filent  
Et avec des mots qui me restent.

Zang



## Les putains de Paramaribo

J'irai voir les putains  
De Paramaribo au soleil  
Soulevant leur rideau  
De triangle obscur où  
Se déverse comme d'un azur  
Incontinent toute l'onction  
De mes visions nocturnes.  
Hanté par l'horreur et la folie  
J'irai voir les putains  
De Paramaribo au creux  
De ces ruelles déchues  
Et de chair et leur dirai :  
Sauvez-moi de la pureté  
Qui nous pousse à la mort  
Et laissez-moi tâter ce sein  
D'ivresse et m'y blottir  
Ne serait-ce qu'un instant  
Qui m'emportera sans regret  
Aux confins de la vie.  
J'irai voir les putains  
De Paramaribo dont on dit  
Qu'elles possèdent au fond  
De leur bol de sang impur  
Le secret qui vous dépouille  
Et vous ramène pour toujours  
A la nature et à la mer.  
J'irai voir les putains  
De Paramaribo dès ce soir  
Et le cœur léger lavé  
M'en reviendrai en harmonie  
Une fleur à la queue  
Sifflant et dansant  
Aves les bêtes et le minéral.  
Et c'est ainsi que je monterai  
Au ciel avec les putains  
De Paramaribo au nom de Dieu.

Zang

## La traversée

La Beauté ignore qui tu es  
Mais la vie te connaît  
Et la mort t'attend  
Cherche-la dans le miroir  
Tu la verras toute seule  
Offre-lui un baiser de cendre  
Raconte-lui des histoires  
Respire la fleur de ta peau  
Le cuir de tes cheveux  
Enivre-toi de parfums  
Et maintenant traverse la rue  
On t'a dit que tu étais belle  
Tu l'as cru un instant  
Et cette parenthèse t'obsède  
Le désir te rattrape  
Les ans succèdent aux ans  
La peur te ronge les yeux  
Pour qui tourne donc la terre ?  
Qui est venu accompagner l'autre ?  
Cette empreinte sur le sable  
C'est une illusion qui va et vient  
Comme un prisonnier dans l'eau  
Tu es cet enfant que tu portes  
Cet enfant qui lève la tête  
Et brandit le poing  
Celui qui vise la lune  
Et crache sur les cieux  
Celui qui crie et cherche un ventre  
Celui qui s'efface sur un tableau  
Comme la poudre sous le vent  
Celui qui s'écrase contre les murs  
Comme le sexe sous l'habit  
Tu peux hurler et hurler  
Personne ne t'entend  
Nul n'entend l'autre  
Personne ne sait que tu es là  
Ici ou ailleurs...  
Aucune étoile ne distingue tes larmes  
Tu auras beau osciller  
Tu n'y échapperas pas  
Tu es dans ce monde  
La vie te connaît  
Jusqu'à la racine du temps

Ne lui pose pas de questions  
Raconte-lui une histoire  
Demande-lui un miracle  
Demande-lui donc un miracle  
Tu obtiendras peut-être l'impossible  
Une caresse sur le tableau  
Une caresse puis...

Zang

Quand sonnera le glas  
Tu oublieras  
Rappelle-toi  
Où était-ce donc ?  
Quand était-ce donc ?  
Comment s'appelait-il ?  
A quoi ressemblait-il ?  
Rappelle-toi  
Quand sonnera le glas  
Tu oublieras  
Mais de son sexe  
Tu te souviendras.

Zang

## Mouvement

Quand j'enfile un gant  
Je me retrouve  
Et avec cinq queues  
En bout de main  
J'ai beau retourner  
Et la question et le gant  
Me viennent toujours  
Cinq doigts, cinq trous  
En place des uns, des autres.  
Quand j'enfile une femme  
Me demande soudain  
Où est passée ma queue ?  
Tout simplement dans le trou  
Et me voici donc sans queue  
Face à une femme  
Qui brandit une queue  
En son dedans.  
Mais ! C'est ma queue ?  
Non, rétorque la femme  
C'est la mienne.  
Alors fort de cette expérience  
Je vais dorénavant et je reviens  
Je vais et je viens  
Un temps prête ma queue  
Et aussitôt la reprends.  
Je ne m'affole plus  
Je sais que cette queue  
Cette queue qui part ainsi  
Me fait un temps trou  
Avalée  
Mais je sais aussi d'un retrait  
La récupérer  
Par Dieu !  
C'est ma queue  
Puissamment !  
Mon identité  
Oh oui !  
Et si un temps  
Veux bien me faire femme  
Ce n'est que pour mieux ensuite

Me faire forme.  
Obligé d'y passer ?  
Pas dit !  
Il y a moyen de se faire homme  
Sans par avant se faire femme  
Ce serait de ne point rencontrer vide  
Par exemple  
Etre non désir  
Ou propre objet de son désir.  
Mais tout désir est désir de changement  
En l'occurrence  
Changement de sexe.  
Avoir envie de l'autre  
Vaut envier l'autre, le trou  
Qui seul permet le mouvement  
La vie.

Zang

Ô Dieu ! J'étais une  
Immortelle et pure  
Quand l'ombre de ta peau  
A baisé la clarté de mon miroir  
Y jetant la trace indélébile  
De ton odeur.

Zang

## Hymne à la vie

Ô Pureté  
Unique  
Immortelle

Ô Pureté  
Citadelle  
Sans mélange

Que d'or !  
Que d'or !  
Que d'or !

Ô Paradis  
Stérile  
Pâles humains

Gens de couleur  
Gens du sexe  
Gens impurs !

Tous terrassés  
Aux ténèbres !  
Aux enfers !

Ô Pureté  
Inique  
Ô mortels

Au pieu !  
Au pieu !  
Au pieu !

Zang



## Au nom du rythme

Je me trouvais par hasard au bord du monde  
Quand j'ai vu le soleil tomber  
Puis reparaître au petit matin

Je me trouvais au cœur de la jungle  
Quand j'ai vu des singes bonobos  
Bercer amoureusement leurs petits

Je me suis trouvé dans le square ce jour-là  
Et j'ai vu des enfants battre l'aire de jeu  
Sur des chevaux de bois montés sur ressorts

Puis je me suis retrouvé dans un hospice  
Quand des psychotiques sans support de jeu  
Ont balancé leurs corps maudits d'avant en arrière

C'était à l'angle d'un bordel, oui, d'un bordel  
Quand j'ai vu des hommes et des femmes s'enlacer  
Et balancer leurs membres connus vers l'inconnu

Passant par hasard en ces mêmes lieux  
Un vieillard a dit :  
Oyez ! Au commencement était le rythme  
Voyez donc et touchez, mesdames et messieurs  
Ce balancement perpétuel de l'un à l'autre

Alors les enfants, les hommes et les femmes  
Apeurés, se sont éloignés en courant  
Laissant seuls les psychotiques, indifférents  
Se balancer d'avant en arrière, sans limite  
Comme pour battre le rappel d'un rythme en fuite.

Zang

Où commence-t-on ?  
Où finit-on ?  
Quand le son du moi  
N'est plus moi  
Qui va au loin  
Sur les ailes du Con  
C'est encore moi.  
Où commence-t-on ?  
Où finit-on ?  
Dans la panse du Con  
C'est encore moi  
Ce n'est plus moi  
Qui va et vient...  
Au loin.  
Où commence-t-on ?  
Où se retrouve-t-on ?  
Dans l'onde du Con  
Finissons-en !  
C'est encore moi.

Zang

Tu es gène au monde  
Erreur du monde  
Question de choix  
Horreur  
Tu échappes au monde

Zang

" I "

"I" épouse les mains de ses victimes  
Avec une élégance glacée, tranxène  
Raideur, dit-il, mais jaune  
"I" contient la foule par le petit trou  
Dortmund, verbot, casher  
"I" dit: Yiddish  
"I" dort  
Veillons  
Passons  
Mais...

Zang

## Partition

Quand vient l'heure  
Du coucher de l'amour  
Au passage de l'éclipse  
Du lever de ton nom  
Au creux de la solitude  
De l'abandon de l'enfance  
Au long deuil de la fusion  
Du baiser de l'absolu  
Au seul bâtonnet de cendre  
Demande à la lune et  
Offre à la lame rougissante  
Le cou immobile  
De l'éternelle victime.

Zang

## Afrika

Il y avait cette branche pourrie  
Ce grenier  
Afrika !  
Des tessons carnivores en dessous  
Chairs soudain ricanant  
Afrika !  
Et cette artère  
Qu'arrêtait pas de cracher  
Flèches dans le dos  
Stèles comme il faut  
Afrika !  
Puis cette musique  
Cuivrée, syncopée  
Afrika  
Et l'autre qui courait  
Nerfs en folie  
Droit devant  
Sang derrière  
Afrika !  
Très funky qu'on trouvait  
Ce gosse, ce produit  
Rictus dans le dos  
Doigts plaqués dessus  
Afrika !  
Dérisoire cette main noire  
Au torrent giclant sans fin  
Sangsue, sans mémoire  
Exsangue.

Zang

## Un beau pays

Hi han, mon ami  
J'ai vu un beau pays  
Avec des arbres sans tronc  
Des troncs sans sexe  
Des roses sans épines  
Et des vivants sans corps

Hi han, mon ami  
J'ai vu un pays  
Avec des corps sans tête  
Des têtes sans pieds  
Des pieds sans mains  
Des mains sans miel  
Et des peaux sans trace

Hi han, mon ami  
J'ai vu des corps sans peau  
Et des peaux sans corps  
Des corps sans rides  
Des rires sans larmes  
Des larmes sans bruit  
Et des jours sans nuits

Hi han, mon ami  
J'ai vu un pays  
Avec des visages sans bouches  
Des bouches sans lèvres  
Des lèvres sans rouge  
Des mots sans chien  
Du bleu sans âme

Hi han, mon ami  
J'ai vu un beau pays, tu sais  
Avec tout ce sang lisse  
Hi han...

Zang

## Un marchand

Quand vient le noir  
Je perçois souvent  
Le pas d'un marchand

Puis un cri  
Un silence  
Un envol

Ce froid  
Dans la demeure  
Signale une absence

Zang



## Au nom de la Raison

Au nom de la Raison  
J'ai vu ma mère verser des larmes  
Et mon père cracher du sang  
J'ai vu mes frères et sœurs  
Ivres de douleur tituber  
Sous la tempête des hommes

Au nom de la Raison  
J'ai vu mon père d'impuissance  
Brandir le poing  
Je l'ai vu courber l'échine  
Et implorer les cieux  
Sous le joug des hommes

Au nom de la Raison  
J'ai vu ma famille rouée de coups  
Et comme un crabe antique  
Aller s'aplatir  
Dans un cul-de-basse-fosse  
Pour chercher la lumière

Au nom de la Raison  
J'ai vu mes enfants là-haut  
Empalés dans des branches  
Le corps grouillant de cette même vermine  
Qui viendra mordre la terre  
Qui les aura tant portés

Au nom de la Raison  
J'ai vu leurs regards me fixer  
Comme des insectes  
Figés pour l'éternité  
Leurs regards emplis d'effroi  
Me demander pourquoi

Au nom de la Raison  
J'ai vu un canon

S'abaisser en guise de réponse  
Mais le coup était déjà parti  
Comme un écho funeste ripostant  
Aux saillies de la nuit

Au nom de la Raison  
J'ai encore vu mes enfants  
Sauter sur des mines  
J'ai vu leurs sourires dans les airs  
Et leurs blessures ricaner  
Sur des ruines

Au nom de la Raison  
J'ai vu mes frères et sœurs  
La gorge engluée de sang noir  
Les yeux hantés par l'horreur  
Se traîner à la recherche  
De leurs membres disparus

Au nom de la Raison  
Je les ai vus fondre sur nos terres  
Immense colonie de feu et de fer  
Je les ai vus empoisonner nos sources  
Décimer nos forces  
Et se vautrer dans nos chairs

Au nom de la Raison  
J'ai vu le corps de mes frères  
Rompue par le labeur et l'angoisse  
Je les ai vus semer et semer  
Et ne pas récolter  
Appelant en vain le ciel

Au nom de la Raison  
J'ai vu leurs doigts creuser l'argile  
Et s'y cramponner pour mourir  
Oui, pour y mourir comme des moutons  
Dont jamais la peau féconde  
N'a revêtu la laine

Au nom de la Raison  
Je les ai vus partir un à un  
Eparpillant leurs rêves  
Et leur patrie au quatre vents  
Quêtant l'hospitalité d'un sol  
Et la chaleur d'un peuple en paix

Au nom de la Raison  
Je les ai vus s'embrasser et rire de joie  
Mais à quelle heure ?  
Je les ai vus jouer au hors-la-loi  
Et bâtir des vaisseaux de papier  
Mais devant quelle mère ?

Au nom de la Raison  
Je les vois marcher sur nos terres  
Et discourir  
Bardés de savoirs et de bon droit  
Je les vois semer la mort et la discorde  
Sous l'étendard de l'universalité

Au nom de la Raison  
Je les entends dire qu'ils ont un dieu  
Auquel ils ne croient pas  
Je les entends dire qu'ils ont un dieu  
Et qu'ils détruisent ceux des autres  
Pour le salut de tous

Alors j'ai vu ma sœur verser des larmes  
Et mon frère raccommode ses seins  
J'ai vu ma mère agripper le ciel  
Jetant Dieu par terre  
Et j'ai vu mon père vaciller  
Et s'éteindre devant leur raison.

Zang

## La Danse du Pharaon

Et la parole viendra.  
**E** La parole éclatera un jour, c'est obligé ; et ce jour n'est pas loin. Un beau matin tranquille, la parole leur pétera sous le cul ; alors ils se retrouveront tout cons assis par terre, avec leurs diamants, leurs buildings, leurs canons.

Ah, ces fumiers de fleurs !...

La parole leur viendra du ciel, des étoiles, du soleil, de la terre, du fin fond des mers, du passé, de la forêt, de la brousse, des ghettos, des montagnes, du désert, de la pierre, et des cimetières, et encore du passé, et ça montera, ça descendra, et ça leur tombera droit sur la gueule, comme des pieux d'acier, comme des lances de flammes, en plein dans le con, jusqu'à la gorge, par le crâne, transpercés, et les talons, et le nombril...

Foutu nombril !

Sauront plus où se mettre, pourront plus se planquer. Tout nus ils seront, au grand jour, à poil, en pleine lumière, l'âme fendue, la croupe tendue, pyramide couchée, à craquer, pissant soleil, rayons de sang...

Comprendront rien !

Puis ils comprendront leur merde. Rien que par la parole. La parole leur donnera leur mère. La parole sortira de la parole. Et la vérité de la parole. Des serpents de vérité. Des tripes de vérité. Des langues de vérité. Rien que des vérités d'épines. Un déluge de vérités. Qui sortira de la parole. Une parole qui viendra de loin, de très loin, de rien, du vide, qui commencera du vide, du moins que rien, des estomacs cornus, des orbites creusées, des mémoires criblées, âmes damnées, et qui bouchera le vide, poussant, poussant, enfant, dure, noire, et qui jaillira, éclatera, pour cracher la vérité. Une pluie de vérités. Rien que des vérités de braise. Lave de vérités.

Mon cœur !... Ce jus... Que sanglots d'amour et de rage...

Un jour, sans histoire, sans passé, de rien, des moins que rien, du vide viendra la parole, et de la parole jaillira la vérité, la justice. La Justice-Vérité.

Zang

## Une habitude

**I**l y a longtemps que l'eau a recouvert la marque de ton corps sur le sable ; et te souviens-tu, il y a bien plus longtemps encore tu y avais inscrit ton chant, tes rêves, ta révolte. Quand tu seras grand, disais-tu, quand tu seras quelqu'un, quelqu'un d'autre... Tu y es retourné récemment, tu n'as pas retrouvé la trace de tes pas, ni la marque de ton corps, encore moins tes rêves et ce quelqu'un d'autre, l'Autre, rien que toi, et ta solitude, la solitude de ta chair, ta peur, le vide de la mer, l'amertume, le bruit lointain de la mer. Tu t'y es habitué. Tu t'es habitué à ce corps défait, amputé, à cette amnésie, aphasie, tu t'es habitué à ne pas retrouver tes traces, le souffle de la mer, à ne pas chercher ailleurs, à ne plus jouer, habitué à voir tes rêves s'évanouir, les yeux fermés ; tu t'es habitué à ne plus rêver, à ne plus rêver tes rêves, à ne pas entendre au loin cette mer déchaînée ; tu t'es habitué à reproduire les mêmes gestes, jour après jour, des gestes plaqués, empruntés, des gestes guidés, attendus, à donner une couleur uniforme aux formes, un son uniforme aux sons, tu t'es habitué, et à voir le train passer, à le regarder, à voir le temps passer, à voir la mort passer, et ta vie ; tu t'es habitué à endurer, à accepter l'inacceptable, ce mur bâti face à la mer, ce mur contre toi, ce mur construit pour toi, tu t'es habitué à le heurter, à le caresser, le front saignant, à tourner en rond, à ne plus regarder au-delà, à ne plus laver tes plaies, à ne plus lever la tête pour dessiner une étoile, ton étoile. Qu'y a-t-il au bout du chemin, de l'infini ? Qu'y a-t-il par-delà, de l'autre côté de l'univers ? Qu'y a-t-il dans ce miroir, où seules tes lèvres s'offrent à tes baisers ? Le ciel est gris aujourd'hui, dis-tu, le ciel était gris hier, il sera gris demain, penses-tu. Comme tu t'es habitué à être dépouillé de ton ombre, habitué à ce corps spolié, fouaillé, à cette peau immobile, cornée ; tu t'es habitué à la fidélité, à l'absence, à la fidélité d'une absence, au sens perdu, à cette absence d'ombre, de mer, à cette mer bafouée, escamotée, à cette ombre façonnée, au mensonge, au pillage, au mépris, à l'humiliation. Et sans retenue tu t'es habitué à ne plus respirer, à ne plus inspirer, à ne plus désirer, habitué au temps qu'il fait, qu'il fera, au temps qu'on dit, qu'on t'a dit qu'il fera, au temps qui viendra, et il viendra ce temps, où plus rien ne comptera, même pas ces précieuses habitudes, un temps où tu cesseras de t'habituer, où tu cesseras, car il viendra bien ce temps, un temps où reparaitra la mer, le sable, et la marque de tes pas sur le sable, un temps où tu cesseras de t'habituer, un temps où tu détruiras ce mur, où tu renaîtras, où tu reconstruiras, un temps où tu te retrouveras, où tu retrouveras enfin la mer, cette mer, cette mer qui va, qui vient, qui va et vient, qui va et qui toujours revient.

Zang

## Un jour de règne

On dit que les corps sont lisses comme des pierres au pays du jour. Corps qui enflent et se pressent, sans se toucher, autour de midi. En rond. Ainsi. Au jour. Il y a longtemps que la nuit a été victime des hommes, terrassée. Et depuis il fait jour, sans lune, clair. Tout est clair. Tout est net. Mesure. Et les corps montent. Comme des ballons. Lisses. En muraille de clarté. S'érigent. Fermés. Transparents. A personne. A tous. Prévu. Attendu. Tout est prévu, tout est attendu. Au pays du jour, il n'y a pas de saisons, guère de rythme, et plus personne ne recherche un coin d'ombre. Il n'y a pas d'ombre. Pas de sortie. Il n'y a pas d'intrus, pas de mystère, pas de secret. Les trains arrivent, et à l'heure. En toute sécurité. Sans choix. Avec certitude. On sait. D'avance. Et la mort, et le jour, et l'heure. Avec certitude. On sait. Et le corps, et la pensée, et l'acte. On sait tout de l'autre - qui est soi, le semblable, l'intime. Au pays du jour, la forme est reine et les corps sont rois. Rien ne s'enraye et tout est maîtrise. On a beau chercher, on ne trouve pas de corps perdus. Tous identifiés, répertoriés. Corps fermés, indifférenciés. Corps dilatés, exhibés. Corps calibrés, balisés. Corps connus, reconnus. Au pays du jour, les corps ne se donnent pas, ne s'abandonnent pas. Les corps se tiennent et se posent en I. Fermés. Pas de trou. Voyez... Tout est là, présent. Et des arches, repos, fixe, garde-à-vous.

Zang

Quand je cherche la cohérence  
Je ne la trouve pas  
Quand je m'abandonne  
Elle s'inscrit tout le long  
Veine sur terre  
Et me sourit  
C'est la paix.

Zang

## La cinquantaine

J'ai connu la naissance  
J'ai connu l'enfance  
Et l'adolescence  
J'ai connu la trentaine  
La quarantaine  
Et l'assurance  
Puis j'ai connu la cinquantaine  
L'âge où le corps est à l'affût  
De la moindre excuse  
Pour vous lâcher  
Et vous faire des misères:  
Un faux mouvement  
Un élan, un rien de trop  
Et c'est parti  
Avec une bonne raison cette fois  
Pour une litanie de douleurs  
Et de drames  
Alors j'ai été bien heureux  
De reconnaître la centaine  
Et la naissance

Zang



Ma main a beau trembler  
Comme une déclaration d'amour  
Ou de haine  
Le temps se fatigue  
Et l'espace se replie  
Comme un accordéon  
Jouant au rythme  
De mes artères figées.

Zang

## Emporte le temps

Qu'importe le vent  
Au temps qui va  
Qu'importe la vague  
Au temps qui va  
Qu'importe le convoi  
Au temps qui va  
Et la silhouette au loin  
Au temps qui va  
Qu'importe le crissement  
D'une chaîne...  
La plainte d'un enfant  
D'une mère...  
Qu'importe le soir qui tombe  
La mémoire du Sphinx...  
Le silence du jour...  
Qu'importe la douleur  
La prière  
Le discours  
L'insulte...  
Qu'importe la haine  
L'amour  
Le pardon...  
Qu'importe la louange  
La promesse  
Et la dette...  
Qu'importe la turpitude  
La bêtise  
Le crime  
L'injustice  
Et le mensonge...

Qu'importe la patrie  
La tribu  
Le sang  
Et l'alliance...  
Qu'importe le ciel  
La terre  
Et l'enfer...  
Et la vieillesse  
Et la mort...  
Qu'importe la gloire  
L'honneur  
Et la pompe...  
Et le passé  
Et le présent  
Et le futur...  
Qu'importe toute cette poussière  
Au temps qui va  
Et qu'importe le temps  
Au temps qui va  
Qu'importe tout ceci  
Quand surgit l'odeur  
Qui délie les sens  
Et qui te livre à la joie  
D'un voyage à l'autre  
Au temps qui va  
Quand vient l'odeur...  
Mon cœur !...  
D'un corps  
Qu'importe alors  
Le temps qui va.

Zang

## La certitude

J'aime les visages lisses  
Sans tourment  
Et les jours bleus  
Interminables  
J'aime les rires au soleil  
Et les cascades au bois  
Ruisselantes  
J'aime les adjectifs, la certitude  
Et l'inconscience  
D'une promenade à deux  
Définitive  
J'aime l'utile et la réussite  
De tout ce qui compte à tes yeux  
Châtrés  
J'aime tout ce que tu aimes  
Et avoir un visage lisse  
Sans tourment  
J'aimerais

Zang

## Au nom du Père

C'est simple: pour vivre, continuer à vivre, faut faire, et semblant, pas semblant, mais hors ou dedans, c'est dire, autiste, fermé, portes fermées, protégé, au nom du père, emmuré, nom de Dieu. Et l'autre côté, au-delà, au-delà du mur, au-delà du père, au-delà de Dieu, de l'infini, Non-lieu: tabou. Car de Dieu, qui voit le derrière s'éclate. Alors on marche, discute; bouge, se démène; on lutte, se passionne; on projette, spéculé, décide, et des valeurs, s'y accroche; et on parle, exorcise, rencontre, croise, multiplie, jouit, négocie, souffre, martyrise - le tout, portes fermées. On dit, on fait, faisons, faites, que le Sens soit. Et le fait est là: pour vivre, dormons. Impératif: portes fermées. Catégorique: portes fermées. Mais soudain, une lueur, une tempête, une faille, un silence, s'ouvre une porte, prévient pas, ça s'ouvre, oui, une porte - qui transperce. Coup de glace. L'effroi, cette vision: l'au-delà du Néant. Et là tout chavire, disparaît, Dieu, pères, murs, planches, repères, saluts, racines, amarres, antennes. Nu. Hagard. Rien. Que vide. Là. Autour. Dedans. Tourbillon. Cette musique. Un souffle, et immense, et puissant, profond, au corps. Sans nom. Sans nom

Nom du père. Mais du père, du fils, qui est le père, qui est le fils ? Qui accouche de l'un, de l'autre ? Et qui le plus souffre, et de solitude, d'angoisse ? Et qui donc berce l'univers dans ses bras... jambes flottant dans un Non-lieu inédit ? Cet enfant qui pleure son père ou Dieu le père lui-même ? C'est propre, pourtant, d'un père de disparaître. D'ailleurs on devrait tous les tuer, au berceau, les pères; il n'est rien de plus fragile que la présence d'un père, d'un enfant, que l'existence de Dieu. Rien de plus meurtrier aussi que l'amour qu'un être vous porte - pour peu qu'on s'y prête: simple assassinat en différé. Mais l'on est bien condamné à s'attacher à ceux-là mêmes qui vous tuent, car ils vous donnent vie et perpétuent le Sens.

Zang

## L'Un et l'Autre

Au commencement il y a rupture. Rupture d'un corps. Corps qui s'arrache d'un corps. Visage qui s'arrache d'un visage. Et, finalement, de part et d'autre d'un miroir, et du même côté de ce miroir, ne reste plus qu'une queue et un trou qui se regardent.

Mais voilà, une rupture ne saurait être un commencement. Une rupture est toujours précédée de quelque chose, de quelque chose d'autre, d'autres commencements, commencements qu'on peut remonter jusqu'au premier commencement, jusqu'à l'ultime commencement. Comment commence-t-il?

Par un corps qui se jette à l'eau? Par deux visages? Voici donc deux visages. Un homme et une femme. Visages encastrés. Visages soudés. Visages unis. Croit-on. Mais à y regarder de près, on voit bien qu'il s'en échappe quelque chose – quoi? – qui, à son tour, ira se lover dans un trou quelconque. Et de ce trou jaillira un autre serpent, et ainsi, de cuvette en cuvette, de trou en trou, et ainsi. Il y aura toujours une queue pour entrer dans un trou, et sortir par un trou pour rentrer dans un trou. Fermé. Circulaire. Tout est fermé. Tout est ouvert. C'est un ensemble dans lequel baignent une queue et un trou, mille queues et mille trous, et où rien ne commence, où rien ne se termine: une queue appelle forcément un trou, et vice-versa. Alors commencer... Et où commencer? Par le Verbe? Par le souffle? Par le signe? Par la salive? Par la glaise? Foutaises! Dieu n'a pas créé le monde. Pour créer il faut être manchot: aveugle, muet, boiteux. En manque d'une respiration. Seul l'homme a pu créer Dieu – qui n'a besoin de rien, encore moins de l'homme. Mais il faut bien commencer. Et ne plus se retourner – il n'y a qu'ainsi qu'on peut y arriver. Donc voici un commencement: un bruit, un regard, un geste, un mot... Et puis qu'éclate le bruit, s'élève le regard, s'amorce le geste, s'inscrive le mot, il y a aussitôt mouvement, transformation, rencontre. Et c'est ainsi qu'un mot déplace un autre; un objet un autre; un corps un autre... Jamais deux en un, mais toujours un plus un plus un. Ainsi, dire. Le dire de parler. Ouvrir la bouche et parler. Ouvrir, déjà trop tard, un serpent s'y est engouffré. Quant à parler... Ce serpent qui en sort, rien qu'une langue. Rose étron. Rose qui pousse, pénètre mais ne touche ni ne bouche, un serpent s'en est allé – à son tour – remplir son office. Et c'est ainsi qu'un mot déplace un autre, et jamais n'atteint son but. Vouloir dire c'est se condamner à maudire, au mieux à célébrer son impuissance à dire, au pire à déformer, reformer, dissimuler, réciter – salive de bois. Tout mouvement pousse et déplace et transforme. Comme tout mouvement porte un serpent en son désir. Voilà pourquoi tout désir est désir de changement. Transformation. Et réaliser son désir c'est modifier son objet. C'est déplacer une autre queue. Recréation. Qui jamais n'a entendu ou senti le chuintement d'une queue qui s'encastre dans un trou? Ce râle n'est que le sifflement d'un serpent dérangé dans son repos ; ce serpent est tout simplement à la recherche d'un autre trou à enfiler. Il en est ainsi de toute rencontre – où l'un vise au changement de l'autre, et l'autre de l'un qui est l'autre. Toujours. Tout objet chasse un autre qui chasse un autre, et ainsi. Et

tout objet contient des trous. Et pas de trou sans queue. Aucune profondeur là-dedans. Rien que bosses et creux. En avant, arche, repos. Fixe, repos. Alors à toucher – croyant toucher – on ne fait que déplacer, branler, remodeler. Et c'est ainsi que toute perfection, tout absolu, devient hors de portée – tout désir ne cherchant qu'à modifier son objet. Un mouvement ne se contente pas de pénétrer, il transforme, déforme, et cherche au-delà, à côté, en tout cas ailleurs. On ne choisit pas. On ouvre la bouche; une langue se dresse et troue l'air. Le trou est comblé? Penses-tu! n'a fait que se déplacer, écarté, modifié. Tout objet chasse un autre mais n'atteint. Un trou qui se bouche ici s'ouvre ailleurs; une queue qui se plante là ressort de l'autre côté. Pas de début, pas de fin. Autre contour. Contourner à nouveau. Con. Toujours. Et pourtant on y est; on croit qu'on y est vraiment, bien planté, con empli, nez bouché. Des prunes! Et ricochet. Et ricochet est insaisissable, infini, dans un espace clos. Un trou n'est pas un trou mais mille trous ; une queue n'est pas une queue mais mille queues. Eclaté en mille. A personne, à rien. Pas de libération possible. On ne se décharge de rien. Du tout. On se décharge – pour charger ailleurs. Une queue qui se résorbe se fait trou. Et un trou est une queue au repos. Déplacement. On ne fait que livrer. Se livrer – ailleurs. Mais faut se leurrer. Faut. C'est un cercle. C'est un tout. Cercle clos. Un trop-tard-de-cercle. Cercle d'Archimède. Et quand sur divan défèque cet homme allongé, une odeur monte, monte, et s'insère dans l'oreille. S'en doute pas encore, mais c'est son oreille. Et ainsi. Alors faut recommencer. Toujours. Pas de commencement possible. Pas de fin. On ne se délivre pas. On s'ouvre, on se ferme. On s'ouvre pour se fermer, on se ferme pour s'ouvrir – ailleurs. Une chose en entraîne une autre, et une autre une autre, et ainsi. Toujours. Pas de début, pas de fin. Pas d'échappatoire. Rien qu'un cercle. Et qui tourne, tourne. Rond, spiralé. Comme une folie. Où jamais mêmes causes ne produisent les mêmes effets. Où jamais les causes ne sont les mêmes. On croit que c'est fini. Jamais fini. Folie. Et Folie dit: tiens! et tiens! et là! et où étais-tu quand J'ai créé le monde? Et qu'y a-t-il derrière Moi ? Et qu'y a-t-il après Moi et au delà de l'infini? Qu'y a-t-il avant le commencement? Hein, réponds si t'es si malin! Oui ... avant le commencement, qu'y a-t-il? Réponds!... Pas de commencement. Pas de vide. Ici où ailleurs... Ailleurs c'est ici. Avant c'est maintenant. Après c'est passé. Tout est passé qui passe et passera qui est passé. Et l'un bouffe, l'un pisse. L'un cogne, l'un pleure. Mais c'est le même. C'est le tout. Le même qui désigne sa crotte du doigt, et se tord le nez, et dit: l'animal. L'â-ni-mâl. Et pense: c'est un autre. Effectivement c'est un autre. C'est l'Autre. Lui-même. Histoire de circulation. Histoire d'espace. Dedans/dehors. Jamais deux en un. L'un contient l'autre. L'autre l'un. Soit. Toujours. Etranger. Etranger à soi-même. Et qui s'écrie: mais que fait donc cette queue dans mon trou, et que fait donc ce trou dans ma queue. Ah, l'animal. Oubliant que toute queue appelle un trou et tout trou une queue. Que tout mouvement, tout acte, tout désir, exige le changement, la rencontre, la violence. Le changement de l'autre. A plus forte raison toute union, toute haine, tout amour. Malentendu toujours recommencé. Méprise. Celui ou celle qu'on aime ou qu'on déteste n'est jamais vraiment celui ou celle qu'on aime ou qu'on déteste: l'autre, l'autre devenu l'autre-par-soi. Soit. Obligé. Chacun est étranger à l'amour ou à la haine qu'on lui porte – condamné à se tromper sans cesse d'amour et de haine, de la même façon qu'une chose, qu'un objet, quel qu'il soit, est modifié par le

regard ou le doigt qui s'y pose. Rencontre impossible. Ainsi va le mouvement, le désir: une queue plongée dans un liquide. Ainsi se forment les couples – où plus le désir, l'amour et la haine sont présents, plus l'autre en est écarté, étranger, étranger à lui-même, se cherchant, cherchant l'objet de l'autre, s'y perdant. Mais l'objet du désir est ailleurs, là où on ne l'attend pas. Toujours. Et on cherche son double. Ce double n'existe pas. Mais l'autre. Et dès lors qu'il est désigné, désiré, nommé, cet autre cesse d'être celui-là même pour se muer en un autre. Queue ou trou. L'un ou l'autre. Qu'importe. L'un contient l'autre. L'autre contient l'un. Etrangers l'un à l'autre. Faces contre vitre.

Zang



## Le programme

Le peuple ne veut pas d'un langage de la nostalgie, d'un langage de l'inachevé, d'un langage de l'incertitude et de l'indétermination, qui nuit au peuple et à l'affirmation de sa volonté. Voilà pourquoi le Programme a été conçu pour combattre la nuit et les ténèbres du mensonge. Le peuple veut la réalité et n'a que faire des transports de l'ivresse, des illusions et des fantasmes. Aussi le Programme se doit de montrer la seule et vraie réalité qui soit, celle qui est là, qui existe, car dans la nation-Programme tout est là, présent. Dans la nation-Programme il n'y a pas de vide, d'inconnu, il n'y a que l'espace occupé par le peuple qui en connaît chaque parcelle jusqu'au moindre bout de plastique et chaque citoyen jusqu'à la racine du nombril. Le peuple veut du visible, du concret ; le peuple veut du bien-être et du manger ; le peuple veut l'ordre et la sécurité ; le peuple veut des preuves, pas des traces ; le peuple veut du sperme, pas la fumée et le sexe ; le peuple veut des enfants, pas des ancêtres et des croulants ; le peuple veut la santé, pas des handicapés, des malades et des fous ; le peuple veut le bonheur et le présent ici et maintenant ; le peuple veut l'immortalité ; le peuple veut le temps et l'espace à plein temps, tout l'espace, tout le temps, un temps et un espace où l'incompréhensible, l'insaisissable, le flou, l'art, la poésie et la magie n'ont rien à y faire. Le peuple veut du carré, pas des ronds et des diagonales. ; le peuple veut la stabilité, pas le rythme ; le peuple veut l'unité, pas le multiple ; le peuple veut du plein, du marbre, pas le

nombre ; le peuple veut la pureté, pas la couleur et le vice ; le peuple veut des réponses, pas des interrogations ; le peuple veut l'instruction et le progrès, pas l'obscurantisme ; le peuple veut la maîtrise et la raison, pas l'angoisse ; le peuple veut du soleil, mais pas l'ombre et ses trous ; le peuple veut la clarté, la transparence ; et le Programme est là pour ça, pour offrir au peuple la clarté et la transparence... la lumière... le bonheur... le miroir... la lumière vingt-quatre heures sur vingt-quatre... le miroir à flots... des rayons en abondance... le bonheur... Mais pas l'obscur et l'obscurité. Mais pas la faim et le désir. Mais pas l'attachement et la servitude. Mais pas l'étrange et l'étranger. Mais pas l'artifice, pas le mensonge. Le peuple veut une nation du jour, où seuls la forme est reine et les corps sont rois. Apprenez que vous êtes arrivés au commencement du lieu présent et qu'il vous faut y rester ou disparaître.

Vous vous dites c'est des imbéciles, vous vous dites que le Programme est un imbécile, vous vous dites que le peuple est un imbécile. Mais nous sommes en république, en république du Programme, c'est ce que vous semblez ignorer. Et le Programme se doit au peuple et à son bonheur. Le Programme est garant de la sécurité de chaque citoyen, et chaque citoyen est garant du Programme, comme chaque suffrage exprimé est garant de sa légitimité. Nous sommes le Programme, vous êtes le Programme. Vous faites le Programme, vous portez le Programme, vous enfantez le Programme, vous élevez le Programme, vous nourrissez le Programme, vous protégez le Programme, vous vous éclatez au Programme et le Programme s'éclate avec vous. Vous l'avez dit : c'est vous le Programme. Je suis le Programme, tu es le Programme, il est le Programme, nous sommes le Programme. Le Programme c'est vous.

Vous avez voté le Programme, vous avez élu le Programme, vous avez porté le Programme à la charge suprême, vous avez donné les pleins pouvoirs au Programme, la parole est maintenant au Programme, c'est à dire au peuple, autrement dit à vous ; une parole qui va droit au cœur du Programme et retourne au peuple, autrement dit à vous. Et pour vous, le Programme ne cherche pas midi à quatorze heures. Vous voulez du travail, et le Programme vous offre du travail. Vous voulez le progrès, vous voulez l'ordre et la sécurité, et le Programme vous fournit le progrès, le Programme vous fournit l'ordre et la sécurité. Vous ne voulez plus avoir peur, vous ne voulez plus de la peur, et le Programme a éradiqué la peur. Et c'est ainsi que vous pouvez dormir en paix, vous reposer en paix, vous laver en paix, vous purifier en paix, vous nourrir en paix, travailler en paix, circuler en paix, pisser en paix, procréer en paix et mourir en paix. Le Programme veille sur vous en paix, et vous veillez sur le Programme en paix. Vous êtes en paix, en sécurité, car vous faites confiance au Programme, parce que le Programme c'est vous. Vous êtes le Programme, ne l'oubliez pas. Vous êtes le Programme. Le Programme est l'expression de la volonté de la majorité des citoyens, de tous les citoyens. Le programme c'est vous. Vive le programme !

Marcel Zang